

KEZAKO

29 août 2013
a viz cost

n°6



Edito / Pennad-stur

Avis à la population festivalière

Chers festivaliers, sans céder à la panique, l'heure est à la vigilance. Des agents d'une puissance occulte déambulent à Douarnenez, se faisant passer pour des journalistes d'une grande chaîne d'information mondiale, pourtant parfaitement inconnue et portant le nom étrange et ridicule de « Canal Ti Zef ».

Munis de caméras cachées, ces agents tenteraient de saisir ce qui se dit sur la place, et même de connaître la nature des liquides contenus dans nos gobelets. Hier, ils n'ont pas hésité à s'en prendre à la liberté de la presse, essayant de discréditer l'objectivité et le sérieux des collaborateurs de votre quotidien vespéral.

Restons vigilants, mais ne changeons rien à notre mode de vie, poursuivons calmement nos discussions, savourons le cabernet monténégrin et opposons le front de notre tranquille détermination aux assauts perfides de ces provocateurs.

L'équipe du Kezako.

JAMAIS CONTENTS



Jeu de langue / Troiou lavar

Mots croisés

Horizontal :

- 1 - N'est pas carré
- 2 - Route nationale
- 3 - Les Slovaques y ont construit un mur
- 4 - Jusqu'aux larmes
- 5 - Grande école
- 6 - Organise
- 7 - Contre espionnage militaire Yougoslave; Ville
- 8 - Office de tourisme; Bon breton

Vertical :

- 1 - Votre quotidien
- 2 - Il y en a beaucoup au festival, mais celui-ci ne se boit pas; Autre «maux»
- 3 - Grandes eaux
- 4 - DA; Négation sans le ventre
- 5 - Maison espagnole
- 6 - Rappeur américain; Gender Identity Disorder
- 7 - Dans - Venues au monde

	1	2	3	4	5	6	7
1							
2	■		■		■		
3							■
4				■		■	
5		■				■	
6							
7				■	■		
8			■				■

Roms, Tsiganes et Voyageurs / Rromed, Termajied ha Beajourien

Rromni*, féministe et antifasciste: le combat de Borka Vasić

Être une femme rrom n'est jamais facile: aux discriminations issues de la société environnante, s'ajoutent les difficultés particulières liées aux traditions patriarcales des communautés rroms. Leader des mobilisations des Roms de Belgrade, Borka Vasić casse les clichés.

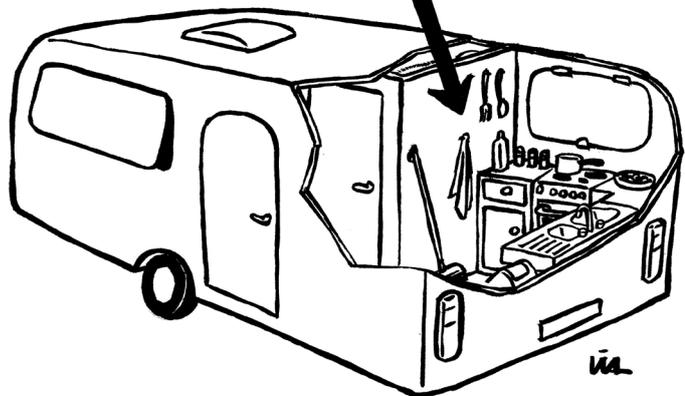
Violences conjugales, mariage précoce et forcé des petites filles: d'innombrables exemples renvoient l'image de sociétés figées dans leurs archaïsmes. Ce tableau « folklorique », qui conforte le regard porté sur les Roms par la société environnante, renvoie pourtant moins à des particularités « ethniques » qu'à la réalité sociale de communautés souvent peu éduquées et socialement défavorisées.

Militante féministe rrom de Belgrade, membre de l'association antifasciste des Femmes en noir, « Žene u crnom », Borka Vasić rappelle qu'à l'époque de la Yougoslavie de Tito, de telles discriminations n'avaient pas cours: les mariages « mixtes » étaient naturels, et l'accès à l'éducation était garanti pour tous. C'est avec la montée des nationalismes et l'éclatement de la Fédération que le retour en arrière s'est opéré.

Victime de la violence conjugale dans son second mariage, Borka a pu divorcer en 2006, après avoir rencontré le mouvement féministe serbe, mais elle s'est alors retrouvée à la rue. Une responsable des services sociaux lui avait lancé: « on ne peut rien pour toi, va donc chez les tiens dans les bidonvilles ». Les Roms du camp de Belvil, à Novi Beograd, les quartiers modernes de la capitale serbe, l'ont alors accueillie. Borka vit toujours dans ce bidonville.

« C'est dans ce camp que j'ai pris conscience qu'il fallait que je me batte pour mes droits et ceux des autres femmes. En effet, je me suis vite aperçue

QUELLE EST LA PLACE DE LA FEMME DANS
LA SOCIÉTÉ RROM ? ICI.



qu'il se passait de drôles de choses dans ce camp. En 2008, un groupe, lié à la mafia mais aussi à la mairie de Belgrade et au promoteur immobilier Miroslav Mišković, semait la terreur: des jeunes femmes et des enfants disparaissaient, victimes de réseaux de trafiquants. Les rares femmes qui osaient protester étaient menacées de viols collectifs. Borka a réussi à organiser la résistance.

« En 2009, raconte Borka, les autorités ont décidé de raser le bidonville, de détruire nos baraques, tout ce que nous avons. Les Femmes en noir, une association de femmes qui ont dénoncé les guerres de Bosnie et du Kosovo, ont été les premières à s'engager pour nous défendre. Depuis je suis devenue moi aussi une Femme en noir. Personne ne pouvait accéder au camp, caché des regards par de grandes barrières, mais nous avons diffusé des photos de la destruction du camp sur YouTube, d'autres ONG nous ont alors aidé, Amnesty International et bien d'autres. Les gens des autres camps sont venus me voir, il y a au moins 160 bidonvilles à Belgrade ».

Aujourd'hui, Borka est une militante des droits des femmes. Si les hommes tentaient de s'opposer à la police, aux vigiles de sécurité ou aux « gros bras » de la mairie de Belgrade, mené par un Rrom du Kosovo, Enver Kovačić, ils risquaient d'être arrêtés. Borka a compris

qu'il serait plus facile que les femmes prennent elles-mêmes la tête de la résistance. 53 familles l'ont suivie, et leurs baraques n'ont pas été détruites, même si le relogement promis se fait toujours attendre.

Avec les femmes en noir, Borka multiplie les actions. « Nous venons en aide aux femmes Rroms en difficulté. Elles sont souvent illettrées et ne connaissent pas leurs droits. Nous sommes très actives en Voïvodine, où 70% des femmes rroms ont fait des études. Nous intervenons partout en Serbie, à Niš, à Vranje ou à Preševo, dans le sud du pays. Les jeunes femmes sont très réceptives. Nous allons dans les écoles et les lycées pour parler de l'égalité entre hommes et femmes, que cela concerne les Rroms, les Serbes ou les Albanais... »

Pour Borka, le combat féministe et celui pour le droit des Rroms sont indissociables. « Les luttes pour les droits des uns et des autres ne doivent pas être séparées, conclut-elle. Au contraire, elles prennent tout leur sens en se rejoignant, et il y a une chose que la vie m'a apprise: les femmes doivent être fortes parce que les hommes ont peur des femmes fortes ».

***féminin de Rrom**

*Le site des Femmes en noir
de Belgrade:
<http://www.zeneucrnom.org>*

Retrouvez le Kezako sur les sites... festival-douarnenez.com

blogs.mediapart.fr/blog/dzfestival

balkans.courriers.info

depechestsiganes.fr



Anina Ciuciu, la preuve par l'exemple



Photo DR

Dans toute la fraîcheur et l'énergie de ses 23 ans, Anina Ciuciu prouve chaque jour, à rebours des discours politiques ignorants et populistes, que les Roms d'Europe de l'Est ont la possibilité et la volonté de s'intégrer et de réussir leur parcours social et humain en France. Et ce comme tant d'autres migrants pauvres avant eux. Son parcours - d'un quartier Rom insalubre de Roumanie à de prestigieuses études de Droit à la Sorbonne - fait voler en éclat les stéréotypes dont les Roms sont affublés. Née en janvier 1990 dans le ghetto Rom de Fata Luncii à Craiova, Anina a toujours misé sur l'école, où pourtant professeurs et élèves l'ont souvent rejetée avec la plus grande violence dès la maternelle. « Tu es Tzigane, tu es sale », entend-elle alors à longueur de journée tandis qu'aucun enfant ne consent à lui prendre la main au moment de se mettre en rang deux par deux. Mais contrairement à tant de petits Roms, elle est parvenue à accéder à l'école et s'accrochera de tout son cœur à cet espoir de vie meilleure.

Anina est le produit de la détermination de ses parents. Son père, en « s'habillant comme un Roumain » et en dissimulant son identité tzigane, parvient à décrocher un

travail en dehors du quartier Rom, à en faire sortir sa famille et à scolariser ses filles. Mais lorsque ses origines Roms sont découvertes sur dénonciation, c'est la chute. Nicolae décide alors que le seul avenir possible pour sa famille est hors de Roumanie, en France, dont il admire la culture. En 1997, une première tentative d'émigration échoue sur le sol hongrois. Peu après, la famille s'endette pour verser 3.000 euros à des passeurs pour « un voyage en enfer » pendant lequel ils traversent notamment un champ de mines au Kosovo. A l'arrivée, ce ne sera pas l'eldorado parisien rêvé mais le sordide bidonville Rom de Casilino, dans la banlieue de Rome, où les passeurs les abandonnent sans ressource. Pour la première fois, la petite fille voit sa mère tendre la main et fait de même. Elle a honte : « j'avais sept ans et aucune jeune fille de sept ans ne devrait avoir à faire la manche dans la rue, sur un trottoir... », raconte-t-elle dans « Je suis Tzigane et je le reste », son récit de vie co-écrit avec Frédéric Veille. Le cauchemar dure six mois. Puis le 18 Décembre 1997, dans un sursaut de survie, parents et enfants s'entassent à cinq dans une petite Polo que le père a achetée. Direction la France, où la famille parvient

à être hébergée dans un foyer à Mâcon, ville de Saône-et-Loire, où les fillettes font connaissance avec l'école française. Un petit bout de CP, un début d'année de CE1 pour Anina, puis, comme tant de familles Roms, une décision d'expulsion de la préfecture jette à nouveau parents et enfants sur les routes, cette fois dans une petite camionnette aménagée par le père. Retour à la case « manche et déscolarisation » pour la famille Ciuciu, échouée à Bourg-en-Bresse, dans l'Ain. Là, ce sont des mains tendues par des enseignants et une infirmière qui font la différence et permettent à la famille de s'inscrire dans un cercle vertueux de stabilité et d'équilibre, denrées si rares pour la plupart des migrants Roms vivant au gré des expulsions. Anina obtient en juin 2009 un baccalauréat scientifique avec mention bien et entre en licence de Droit à l'université, travaillant pour financer ses études. Quatorze ans après son arrivée en France, la jeune femme a entamé un master à la Sorbonne le 17 septembre 2012. Présentée comme « la première étudiante Rom de la Sorbonne », son histoire a été abondamment relayée dans les médias roumains, ce qui, à un certain niveau, l'agace : « cela n'a rien d'exceptionnel qu'une Rom réussisse », s'énerve-t-elle. Elle espère désormais pouvoir obtenir la nationalité française pour pouvoir devenir magistrate mais a déjà essuyé plusieurs refus. Elle sait ce qu'elle doit à ses parents qui « au fil des années, ont tout mis en œuvre pour que ma vie (et celle de mes trois sœurs) soit la meilleure possible, aux prix de sacrifices souvent démesurés ». Mais quand elle pénètre dans la prestigieuse enceinte de la Sorbonne, c'est souvent à son grand-père maternel qu'elle pense. Car le petit Ion « allait tout nu à l'école ». La jeune fille rêve de voir d'autres jeunes migrants Roms sortir des bidonvilles et suivre ses pas. Elle aime aller à leur rencontre pour les exhorter à se forger de grand rêves et à les réaliser sans jamais se résigner.

Isabelle Ligner, *Dépêches Tsiganes*

Actualités /

Ar c'heleier

Expulsions en chaîne

A Toulouse, vingt-quatre familles roms, qui occupaient des appartements du bâtiment « Les Castalides », devraient être évacuées ce jeudi. Ancienne cité étudiante, l'immeuble, qui appartenait à des propriétaires privés, s'est lentement

dégradé. Des appartements de 11m2 étaient loués à des familles de six ou sept personnes par des « marchands de sommeil ». La ville de Toulouse et l'office HLM ont racheté un à un les logements et, il y a 3 mois, la préfecture a pris un arrêté d'insalubrité permettant d'exproprier les derniers propriétaires. L'immeuble sera ensuite réhabilité. Les familles roms devraient

quant à elles être relogées avant la fin de la semaine dans un village de mobil-homes.

En Albanie, plus de 130 Roms ont été expulsés ces dernières semaines des logements de fortune qu'ils occupaient dans la banlieue de Tirana. Selon la compagnie Park Construction Albania, qui envisage de construire à cet endroit

un centre commercial, des accords ont été passés avec les familles en question et des indemnités leur ont été proposées, ce que démentent formellement les organisations roms. Ni l'État, ni la municipalité n'ont réagi aux protestations de l'OSCE et d'Amnesty International.

La Grande Tribu / Ar Meuriad Bras

1994 - Comment faire germer... un Congrès mondial amazigh.

C'est en août 1994 que nous avons accueilli les Peuples Berbères à Douarnenez. Cette édition avait, entre autres, été préparée lors d'un séjour au Maroc, qui me permit de rencontrer de nombreux militants à l'enthousiasme communicatif. En revanche, ma visite au centre culturel français de Casablanca se solda par une fin de non-recevoir. Son aimable directeur me fit diplomatiquement comprendre que si nous n'abandonnions pas cette idée de culture berbère, il ne pourrait nous soutenir. Cet angle était un peu déroutant pour le royaume chérifien, pourquoi ne pas parler cinéma arabe, comme tout le monde? Je lui tournai le dos.

Dix ans plus tard, alors qu'à Istanbul nous préparions une édition kurde, nous prîmes rendez-vous avec le Centre culturel et son nouveau directeur, qui s'avéra être... le même qu'à Casa, muté en Turquie. Je lui annonçai avec un brin de malice que nous cherchions un soutien pour défendre le cinéma kurde, et non turc! Il pâlit un peu, se tortilla sur sa chaise et reprit la même litanie: «vous ne pourriez pas renoncer?... je ne puis vous aider dans ce cas...»

Dans mes rêves, je croise ce pauvre homme en poste chez les Ouïghours ou chez les Papous, et je lui ris au nez! Non, nous ne renoncerons pas à donner la parole aux minorités.

La question berbère s'avéra bien complexe, entre Kabyles, Chaouiâs, Rifains, Chleuhs, Berbères lybiens ou tunisiens...



Clôture du festival Berbères 1994:
un méchoui au milieu de la Place (plus possible aujourd'hui!)
Photo de Jacques Paugam

sans oublier la diaspora. Côté Touaregs, des associations différentes, des rivalités, des oppositions. Querelles de clochers, de mosquées, d'oasis? Nous ne savions plus où donner de la tête. La délégation officielle avait grossi au soleil de cette fin d'été, et beaucoup de militants avaient pris l'initiative de venir à leurs frais, de très loin souvent. Palabres, motions, discussions sans fin, la Place du festival prit l'allure d'un vaste forum à ciel ouvert. Sous les étoiles, loin du pays natal.

Et c'est là, entre crêpes et fest-noz, entre films et débats sans fin, que va germer chez une partie de ces militants pugnaces l'idée de créer un Congrès mondial amazigh. Une structure fédérative, qui puisse coordonner et avoir une représentation internationale. C'est en septembre 1995 que cette organisation sera officiellement créée. L'un de ses présidents, Belkacem Lounès, aime toujours à rappeler que c'est à Douarnenez que tout a commencé. Rachid Raha, venu

des Canaries en pays penn-sardin, en sera un des premiers présidents, avant de céder la place à Belkacem Lounès. Mais ces deux hommes représentent des courants différents et les deux branches vont se séparer en 2008. En 2013, on parle de l'Assemblée mondiale amazigh, et elle poursuit les mêmes objectifs de reconnaissance internationale.

Et donc, si vous croisez, à flanc de montagne du sud marocain, un jeune berger qui arbore fièrement un tee-shirt du festival, rapiécé de toutes parts, ne soyez pas surpris! Ne vous étonnez pas non plus quand des inconnus, au seul nom de Douarnenez, vous étouffent dans une large accolade. La course de taxi vous est offerte, tiens! Ou le thé à la menthe! Le nom de cette ville reste un césame dans bien des régions berbères, chez les militants en tout cas. Essayez-donc...

Caroline Troin

Dans les salles / Er salioù du

« La cité des Roms »

Rien de tel pour montrer dans cette semaine d'immersion au cœur du multiple monde voyageurs, ici invité, que ce film. C'est le documentaire brut, sans la moindre emphase et surcharge.

Aucun éclat... mais bien des reflets et un peu du climat d'une difficulté essentielle née de la scolarisation d'une communauté rom, en l'occurrence en Roumanie. On en doit la production à Arte, la réalisation à Frédéric Castaignède et la présentation à Romain Duris.

La Cité des Roms tient son sujet jusqu'au bout, sans jamais se départir d'un ton un peu aus-

tere mais nécessaire. Son second mérite est de s'imprégner avec tact de l'atmosphère même qui peut régner au sein d'une vie quotidienne venant bouleverser des enfants, contraints contrairement à leurs parents, à se mettre aux études.

De la sorte, sans avoir l'air d'y toucher, progressivement, se dégagent, sans pour autant en percer le mystère, les curieux

secrets du monde rom, où qu'ils soient, plus ou moins, établis. Tout en dénonçant les conditions d'une cité-ghetto, le film n'oublie aucunement de rendre sensible jusqu'aux plus impénétrables des pensées des âmes restées voyageuses. Jusqu'aux plus jeunes.

« La Cité des Roms »,
vendredi 30, à 19h, à la MJC

Un lieu, une histoire / Da bep bro he istor

La roulotte, LE lieu tsigane par excellence

Maison mobile aux horizons sans cesse renouvelés, la roulotte est LE lieu par excellence pour les tsiganes, les gitans, les forains, les circassiens, les voyageurs... Même quand ils ont opté, de gré ou de force, pour la sédentarité ou pour la modernité d'une caravane rutilante Fendt ou Tabbert, ils gardent dans la tête et le cœur les roulottes et chariots d'antan. Les premiers chariots utilisés comme habitations n'apparaissent réellement qu'au 19^e siècle en Europe, la roulotte de bois ne devenant commune qu'à la fin de ce même siècle.

Les maisons sur roues varient en fonction des pays et régions et du statut social des occupants, car la roulotte est signe

extérieur de richesse ou de pauvreté: verdines aux couleurs vives en tôle galvanisée ou en bois sculpté comme la mythique Pont-du-Château des années 1950, Baroques anglaises Readings et Burtons, Bow Tops d'Irlande en forme de tonneaux, Charrettes bâchées du Portugal, modeste camping de ferrailleur ou « palace » de forain aisé... Elles sont tirées par des chevaux puis par des vans d'artisans ou des Mercedes.

Les roulottes à l'ancienne sont fabriquées par des carrossiers spécialisés, connus pour leur habileté pour les sculptures extérieures et l'ingéniosité des aménagements intérieurs, le châssis étant construit à part. Chaque recoin de l'espace compte. On trouve notamment un lit surélevé en alcôve, les enfants dormant parfois dans le coffre situé en dessous et des poêles à bois ou à charbon permettant de se chauffer et de faire la cuisine.

Mais pour les habitants de roulotte ou de caravane, la vie quotidienne se passe

bien souvent à l'extérieur, quand le temps le permet. Ainsi on dort à l'extérieur, les enfants s'enroulent dans de gros édredons, trop heureux d'être à l'air. La cuisine se fait au feu de bois, les discussions et les repas se déroulent aussi bien souvent entre les roulottes ou caravanes. Et si un gitan ou un forain meurt dans sa roulotte ou sa caravane, celle-ci peut être brûlée et en tout cas, par respect pour le mort et par superstition, elle ne pourra être revendue à un autre membre de la communauté, seulement à un gadjé. De nos jours, alors que le monde de la route peine à survivre, les roulottes ont presque totalement disparu. Vestiges d'un monde englouti sous le rouleau compresseur des sédentaires, quelques unes ont été figées dans le monde des gadjé en étant transformée en chambres d'hôtes ou louées tractées par des chevaux pour des tournages ou à des touristes en mal d'exotisme.

Isabelle Ligner, Dépêches Tsiganes

Roumanie / Roumania

Ada Solomon, 20 ans au service du cinéma...

Productrice de cinéma de la boîte de production « Hifilm » qu'elle a créé, Ada Solomon a plusieurs films diffusés au Festival, comme « Felicia plus que tout » et « La fille la plus heureuse du monde » pour ne citer qu'eux. Rencontre.

Comment avez-vous commencé dans le Cinéma ?

Je suis ingénieur pour les installations énergétiques, à l'intérieur des maisons. J'étais étudiante pendant la Révolution et après celle-ci j'ai pris la première annonce que j'ai trouvé pour travailler. Parce que pendant le régime, les étudiants ne pouvaient travailler, le Parti finançait les études, et les étudiants devaient se focaliser sur leurs études. Quand j'en ai eu l'occasion, j'ai trouvé un travail dans la pub, pendant deux ans, et j'ai terminé mes études. Mais je me suis dit que ce n'était pas la pub que je voulais faire. Il y avait une offre dans une boîte de production, « Dominant Film » et c'est comme ça que j'ai commencé. C'était une période très spéciale, il n'y

avait pas de compétition, pas d'expérience, il fallait juste apprendre à faire. Mais à 33-34 ans je voulais monter mes propres projets. Alors j'ai monté « Hifilm » il y a presque 10 ans. C'est une boîte de courts-métrages et aussi un peu de publicité. On a eu des succès comme « Marinela de la P7 », « The tube with a hat ». Puis on est passé au long-métrage et au documentaire. Aujourd'hui nous avons plus de 20 productions et beaucoup d'autres projets.

Il y a aussi Parada Film ?

Nous avons fondé « Parada Film » avec Calin Netzer en 2010. Une entreprise de distribution qui a fait ensuite de la production. Nous avons beaucoup diffusé en Roumanie et à l'étranger et produit le film « Child's Pose » qui vient d'avoir l'Ours d'Or à Berlin.

Et après toutes ces années dans le cinéma roumain, comment juges-tu celui-ci ?

Au niveau de la production le système est de pire en pire, il y a des blocages. Cela est aussi lié à la crise. On a beaucoup de succès en dehors de la Roumanie mais chez nous cela ne se traduit en rien en



pratique. C'est juste une image. On fait beaucoup de promotion pour la Roumanie. Ça plaît aux autorités, s'ils reprennent aussi ce succès à leur compte mais ils ne font rien pour que ça continue. On est Cendrillon chez nous et la princesse du bal à l'étranger. On parle de « nouvelle vague » en Roumanie, mais dans une vague il y a des hauts et des bas, si on reste en haut il n'y a plus de challenge. Il faut de la provocation pour avoir de la créativité.

Dissidences : Trans, Intersexes / Disrannoù : Treuzgenaded, Etreveviaded

Rencontre avec Maud-Yeuse Thomas et Karine Espineira

Maud-Yeuse et Karine sont les co-fondatrices de la revue Observatoire Des Transidentités, avec Arnaud Alessandrin, un site web informatif sur les questions de transidentités créé en décembre 2010.

Pouvez-vous nous définir qu'est-ce qu'être Trans ?

Maud-Yeuse : « Il y a deux définitions, celle du champs médical et la nôtre. Pour le champs médical c'est une personne qui s'identifie au sexe opposé et qui fera tout pour se transformer selon cette identification. Pour nous, c'est une identification dans le genre socialement opposé. Ensuite il y a une ambiguïté sur le mot sexe. Parlons-nous de sexe chromosomique ? Génital ? Social ? Il n'existe que deux genres sociaux en psychiatrie. »

Karine : « Il existe une différence entre les Transgenres et les Transsexuels. Les Transsexuels sont opérés tandis que les autres non. Le point commun qui nous rassemble, c'est le changement de genre. »

Quelle est la situation des Trans dans la société française actuelle ?

Karine : « Nous, les Trans sommes considérés comme des personnes en trouble de l'identité du genre, plus communément appelés Gender Identity Trouble. Mais on n'est pas troublés, on sait à quel genre on appartient. Nous avons seulement un regard différent que les psychiatres, qui ont des attentes normatives de ce qu'est

une femme et un homme. Aujourd'hui du point de vue de la société patriarcale, une fois qu'on est assigné à un genre il n'y a plus de possibilité de changer. La société n'apprécie pas de remettre en cause les normes et les valeurs traditionnelles mais c'est socialement incompréhensible ! ».

Maud-Yeuse : « Avant 1992, les Transsexuelles étaient sans-papiers, ce qui a valu une condamnation à la France en 1992 par la Commission européenne pour trouver un mode de régulation. Ils ont alors autorisé le changements d'état civil dans les Tribunaux de Grande Instance. Suite à cela il y a eu une injonction aux opérations. »

Quel est le protocole pour devenir Transsexuel ?

Karine : « En France, les psychiatres ont une image de la femme caricaturale. Du coup avec Maud-Yeuse, on a court-circuité le protocole français. On ne veut pas être assigné à une équipe de médecins que l'on n'a pas choisie, composée d'un psychiatre expert, un endocrinologue et un chirurgien. Leur métier s'est officialisé en 1979 mais aucun texte de loi n'existe, ils se sont auto-institués et libres de faire ce qu'ils veulent. C'est pour ça que 80% des Trans grillent le protocole. »



De gauche à droite :
Maud-Yeuse Thomas
et Karine Espineira

Maud-Yeuse : « Pendant le protocole tu te retrouves devant un psychiatre pendant des heures qui te pose des questions sur ta représentation de la femme et de l'homme, je ne savais pas quoi répondre. Le fait qu'un homme veuille devenir une femme est très mal perçu. D'ailleurs mes copines me demandaient pourquoi je voulais régresser dans la hiérarchie sociale. »

D'ailleurs quel regard votre entourage porte-t-il sur vous ?

Maud-Yeuse : « Mes parents me demandaient d'être un garçon donc je regardais les garçons et je faisais pareil. Je ne comprenais pas que l'on m'impose un comportement. Je me sentais comme un enfant qui grandit dans un devenir qui n'est pas le sien. J'ai été très tôt en échec scolaire, et de l'âge de 16 ans jusqu'à l'âge de 33 ans je n'ai plus parlé. Puis j'ai verbalisé tout ça. »

Pour terminer, Maud-Yeuse appuie sur le fait que le grand débat est axé sur le pluralisme et l'égalité et que la culture trans est une identité.

**Demain 10h, palabre à la mjc sur
Dissidences: Trans et Intersexes. Retour
sur 20 années de luttes**

Dans les salles / Er salioù du

« Culture signe »

Passionnée par la langue des signes depuis l'enfance, la réalisatrice Carole Sionnet se lance très tôt dans différents travaux photographiques et filmiques autour de ce sujet. Après un premier projet d'exposition, « Signes », regroupant 84 photographies autour des signes de France et de Grande-Bretagne, elle réalise « La Goutte d'Eau » en 2000, un

conte muet en LSF traduit par des dessins. Dans le documentaire « Parmi Nous » qu'elle réalise en 2004 sur les sans-papiers, elle filme une famille entendante guinéenne et un célibataire sourd algérien, avec la volonté de défendre l'idée qu'un sourd peut aussi témoigner d'autre chose que de sa surdité. Une idée qu'elle continue à développer

dans son documentaire « Culture Signes », réalisé en 2013, où elle part à la découverte de la culture japonaise par le biais de la langue des signes. Elle part en 2010 pendant six mois au Japon et entre dans l'intimité d'une culture réputée très pudique, grâce au contact qu'elle réussit à établir avec les sourds japonais. C'est par ces signes très différents dont

on lui explique l'origine qu'elle découvre la culture japonaise. Elle nous livre ce beau documentaire comme une invitation à un voyage géographique et sensoriel.

**« Culture signe »,
vendredi 30, 11h,
à la MJC**

Littérature / Lennegezh

Entre oralité et écrit: La littérature tsigane

Aujourd'hui se tenait la Journée Littérature autour de la relation entre écrit et oral dans la culture Rrom et Manouche.

Christian Ryo, animateur de la journée pose, d'entrée de jeu, l'écrit comme une forme de domination. Notre Constitution indique que « nul n'est censé ignorer la loi ». Par cette phrase on comprend mieux les campagnes répétitives de lutte contre l'illettrisme visant à « un contrôle des citoyens par le pouvoir ». Le terme d'illettrisme est créé dans les années 70 par l'association catholique ATD Quart-Monde et repris dans les années 80 sous le

gouvernement Mitterrand avant de faire son entrée dans le dictionnaire. Si le terme « illettré » est bien plus ancien, il définit à l'origine les clercs ne sachant ni lire, ni écrire en latin. De plus, l'écrit est souvent associé à la pensée ; les Tsiganes, distants de l'écriture, sont donc régulièrement mis au ban de l'univers de la pensée. On leur prête par contre volontiers une tradition orale. « La tradition orale est un concept fleuve, martèle Jean-Luc Poueyto. Parlerait-on de tradition orale chez des illettrés non-tsiganes ? »

La littérature tsigane est essentiel-

lement constituée de biographies et de récits. Matéo Maximoff fait exception. Né d'une mère manouche et d'un père kalderash, il est l'auteur d'une douzaine de fictions. Sa fille, conteuse, raconte : « Mon père écrivait d'abord en français, pour être lu, puis traduisait ses romans en rromani. Il était aussi un excellent conteur et orateur. » Après la mort de son père en 1999, Nouka découvre des poèmes. « Il en avait publiés dans les années 70-80, mais ceux-là datent d'après-guerre. Certains sont en français, d'autres en bilingue, sans doute pour qu'ils puissent être lus par des Roms ». Ses écrits, personnels, amoureux, ne visaient pas à être publiés. « C'est pourquoi je les transmets à travers une lecture », précise Nouka Maximoff. En exclu, voici un extrait du poème « Les Fantômes »



Nouka Maximoff

« Mon fantôme il est poète
Il déteste la rime
Il aime la liberté
Et préfère la noirceur de la
tombe
A la chaîne du château »

Lecture de poèmes de Matéo Maximoff, vendredi, à 17h, à la librairie du festival.

Korn ar yezh

« Hanter gwir, hanter gaou, e giz-se 'mañ an traou ! »

Bastien Gwillhou a zo ganet hag a zo o chom er C'houerc'had, e Bro Dreger. Desket en deus brezhoneg du-se, gant tud ar vro. Un 40 film bennak en deus savet dibaoe 10 vloaz, an holl e brezhoneg, evit Frañs 3 Breizh. Daou deulfilm a vo kinniget gantañ ar bloaz-mañ da geñver dreistdibab Daoulagad Breizh.

An hini gentañ a zo « Herri an Aod ». Un teulfilm barzhoniell diwar Herri An Naou deus Peumerit. Ganet eo ar paotr e Pariz. Padal 'n deus paseet an darn vuiañ deus amzer e vugaleaj e ti e vamm-gozh war ar maez er C'hreiz Breizh. Eno 'n deus bet desket brezhoneg. Klevet 'n deus kanaouennoù ha kontadennoù e-leizh. Bremañ m'emañ war e leve e tremen e amzer o treuzkas an herezh d'ar vugale ha d'ar re deuet dre ar vro. Ur marvailher eo hemañ. Lusk ha sonioù ar yezh gwirziennet mat en ennañ. Leurennet eo gant Bastian a blij dezhañ digas blas ar faltazi en e deulfilmoù. Un oberenn etre gwirionez ar pemdeiz ha faltazi ijin ar c'honter an hini eo. Senennoù brav kenañ a zo filmet 'tousez ar c'hlaizez hag ar gwez. Un tañva deus lusk ha sioulder

ur vuhez tost ouzh an natur ha gouestlet d'an dastum, d'an arzoù ha d'an dreuzkas an hini eo. Ur blijadur evit an divskouarn hag an daoulagad.

An eil deulfilm a zo gouestlet d'an Aotrou Caous, bet person e Rostren a-raok mont e Gwareg. Ur person yaouank liesyezheg ha leun a startijenn eo-eñ. Redeg a ra a di da di. Sot eo gant an darempredoù. Blas an amzer dremenet a zo gant an teulfilm-mañ daoust da yaouankiz ar person. Paper kozh a zo war mogerioù e di ha poltiji pemp rummad bet e familh a zo staget outo. Filmet eo gant Bastian o liorzhañ en ur ganañ kantikoù kozh brudet mat pe c'hoazh o zrailhañ lann gant ur vamm-gozh en ur chapelig kreiz ar maezioù. Pa ro Herri e destenniñ d'ar sellerien dre ar c'hamera, an Aotrou Caous a gendalc'h gant e vuhez pemdeziek hep teurel pled outañ. Chom a reomp oc'h arvestal.

Neb a larfe ez eo skoueriet boutin oberenoù Bastian. Evel ma tegasfent ur skeudenn kozh deus ar vro ha deus ur sevenadur war e zalaroù. N'on ket a-du. Me 'm eus santet hiraezh kentoc'h. Evel m' 'en defe c'hoant Bastian dastum roudoù diwezhañ ur prantad istor oc'h echuiñ. Desket en deus brezhoneg gant tud kozh ur rummad a zo o vont kuit tamm-ha-tamm. Ar santimant 'm eus e glask derc'hel ur roud deus outo war an douar. Un homaj d'ar vro 'vel m'edo a-



« An Aotrou Caous »

raok ha dreist holl da yezh tud ar vro-se. Dastumet eo gantañ evel un teñsor ha gwarezet mat 'benn ma vije profet d'ar rummadoù o tont. Ezhomm a zo deus tud eveltañ a zalc'h ar greun 'benn ma vefe plantet en-dro. Da saludiñ a reomp tregeriad ! Ra vo frouezhus an eost ! Evel-se bezet graet.

**« An Aotrou Caous », « Herri An aod », « Mille et une traites »
D'ar gwener 30 a viz Eost,
9e noz, Auditorium**

Voyageurs d'ici / Beajourien ar vro

La religion évangélique

L'équipe du Kezako est allée à la rencontre des gens du voyage de la région de Douarnenez. Extraits.

«Autrefois on était tous des catholiques. Tu vois ils allaient à Sainte-Marie-de-la-Mer, ils allaient partout. Bon après ça s'est calmé, après il y a eu ici à côté de Brest le Réveil pour les évangélistes. Il y en a plein de chez nous qui sont évangélistes maintenant. Chrétiens évangélistes. Alors ils font les baptêmes dans l'eau. Il y a une salle à Quimper, il y avait ici aussi une salle avant à Douarnenez. Ils font des baptêmes le dimanche. Si le serviteur voit qu'une personne a le désir de se baptiser, un dimanche elle se fait baptiser par les eaux, ou dans la mer. Autrefois moi j'ai été baptisé à l'église. Mais bon, j'étais petit alors je ne connaissais pas. Et maintenant ils baptisent les enfants dès qu'ils ont mettons 17-18 ans, au moins ils savent ce qu'ils vont faire. Parce qu'un bébé si tu vas le baptiser il sait pas ce qu'il a. Tandis que là, ils ont déjà un âge de raison. Il y a beaucoup de gens qui viennent d'un peu partout dans les missions. Ce sont des

réunions de prière tu vois des trucs comme ça. Et après il y a des baptêmes aussi. Il y a aussi à côté de Gien, là c'est aux gens du voyage. Ça appartient aux gens du voyage. Ils ont acheté, un gros château avec plusieurs hectares de terres. Et tous les ans, il y a un gros rassemblement là-bas. Là c'est beau! A Gien normalement les serveurs disent «moi je vais tourner dans la région de la Bretagne». Alors ils préviennent le Préfet des passages des gens évangélistes, des missions, et le Préfet envoie à chaque mairie qu'ils ont demandé pour que la mairie elle prépare un terrain pour eux. Et après, des fois, ils disent que les gens du voyage sont hors-la-loi parce qu'ils sont venus là. Mais la mairie était avertie. Cette année il devait avoir une mission à Douarnenez mais elle a été annulée. Ils étaient pour venir ici mais ils ont été grêlés. Il y a eu plein de caravanes qui ont été grêlées. Donc ici ils ont annulé la mission».



Sur la place / War ar blasenn

Canal Ti Zef. De Douarnenez au Festival Intergalactique.

Vous avez dû voir une tête nouvelle chez Canal Ti Zef, celle de Stéphane Ac'h. Pourtant il participe à l'aventure tifennienne depuis le début mais n'avait mis les pieds au Festival de Douarnenez qu'une seule fois. Cette année c'est lui qui coordonne la télévision associative brestoïse qui vous diffuse ses chroniques tous les soirs sous le chapiteau, pour la première fois en HD s'il vous plaît. Et Éric Le Lan alors? Après neuf années à interroger Catalans, Militants, Belges et autres Kurdes sur la place, il s'occupe de sa fille Norig et prépare le Festival Intergalactique de Canal Ti Zef à Brest du 6 au 12 octobre. Cette année voyage en Irlande, avec comme tous les ans films, concerts, débats mais aussi le Kino Cabaret: réaliser un film en trois jours de l'écriture à la diffusion. Ce projet est ouvert



aux Sourds, qui sont d'ailleurs déjà inscrits en nombre. Irlande, LSF, films Intergalactiques et BIERES, rendez-vous au Festival Intergalactique de l'image alternative de Brest.

**Festival Intergalactique :
à Brest, du 6 au 12 octobre.**

Demandez le Programme / Petra Nevez?

Bon anniversaire à Mitko !!!

Et tant qu'on y est,

un grand MERCI à Isabelle
et Yannick de l'intendance
restauration,
n'hésitez pas à leur faire une
bise!

Demain

Programme PEROU

A l'Auditorium, à 12h

Vos Gueules Les Mouettes

En direct sur la place du
festival tous les jours
à partir de 13h

Radio Kerne

Emission spéciale festival
de 17h30 à 18h30

Canal Ty Zef

Sous le chapiteau
à partir de 22h

Tripot linguistique

à 15h, devant la tente Labour

Cours de breton

à 17h, devant la tente invité

Poésie à la librairie

17h, Nouka Maximoff, lit des
poèmes de son père Matéo

Concerts

Musique tsigane !!!
Gratuit !!!



Dépêches Tsiganes

Pour tout savoir sur les gens du voyage
www.depechestsiganes.fr

L'équipe du Kezako :

L'équipe bénévole: Hélène, Lorène, Enora, Caro, Jean-François, Julien, Tony, Claude, Pierre, Marianne;
Courrier des Balkans: Jean-Arnault, Laurent, Simon, Jovana; **Dépêches Tsiganes:** Isabelle, Évelyne, Olivier;
Photographe: Lucas